

La Sœur  
GRISE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La Soeur grise / François Guibault

Nom : Guibault, François, auteur

Identifiants : Canadiana 20250039915 | ISBN 9782898670879

Classification : LCC PS8613.U4937 S64 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Maxime Bigras

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

François Guilbault

La Soeur  
GRISE

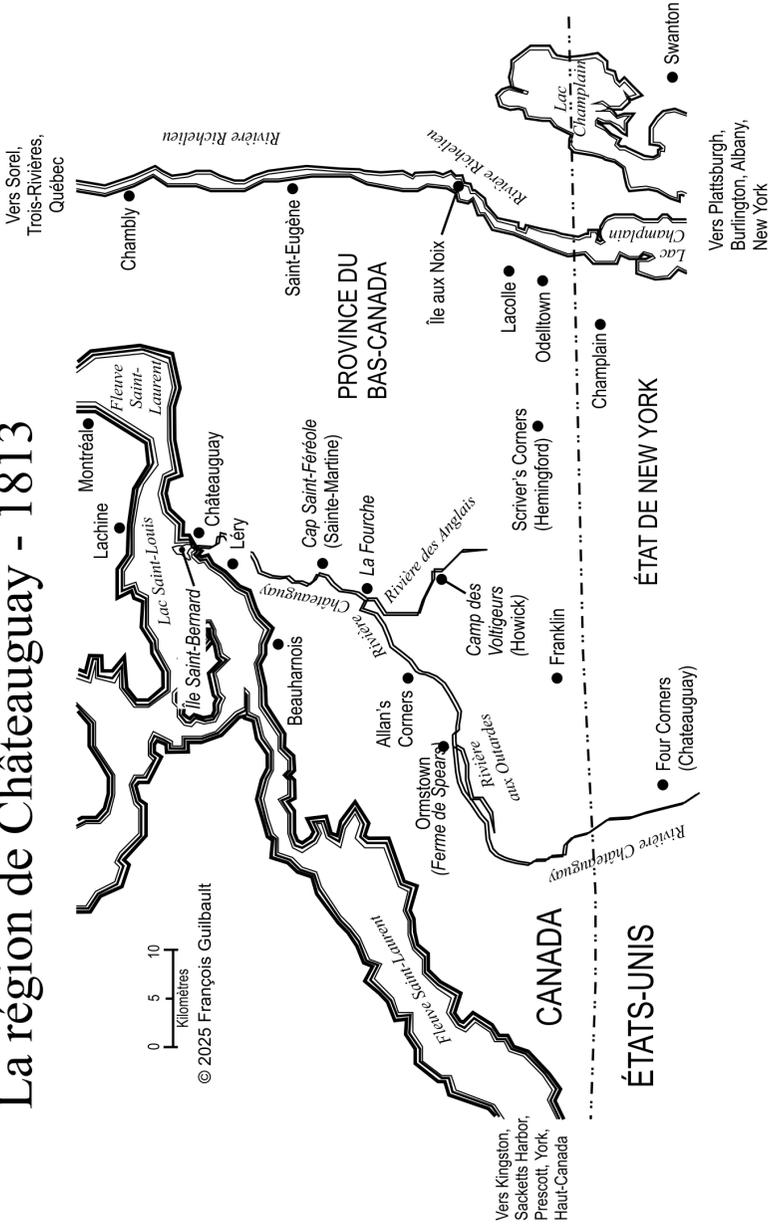


LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur  
chez Les Éditeurs réunis

*L'espoir en exil, 2025*

# La région de Châteauguay - 1813





*Mars 1813*

À présent qu'elle y était habituée, Montréal enchantait Camille. Elle aimait l'afflux de la foule, le bruit des équipages des voitures, les jérémiades des marchands itinérants.

Elle rentrait chez elle. L'odeur que dégageait le pain frais dans son sac de jute laissait facilement deviner d'où elle venait. Son bâton de marche dans une main, la panetière dans l'autre, elle avait quitté la place du Marché, le sourire aux lèvres, heureuse de rapporter ce petit trésor à la maison. D'un pas décidé, elle avait arpenté la rue Capital, tourné à gauche à la rue de Callière et traversé le pont de bois qui enjambait la Petite-Rivière, si minuscule en comparaison du fleuve Saint-Laurent dans lequel elle se déversait.

Il aurait été plus facile d'emprunter la rue Saint-Paul et de passer par la rue Saint-Pierre qui menait directement à l'Hôpital Général. Mais elle aimait bien longer la rive du fleuve qui, à cet endroit, était légèrement élevée et empêchait les navires d'y accoster pour décharger voyageurs et marchandises. Ce secteur était beaucoup plus paisible que celui de l'église Bonsecours, où tout ce dont Montréal avait besoin était transbordé.

Camille se plaisait à se faufiler par les jardins des quelques maisons érigées sur cette langue de terre. Elle préférait ces habitations aux entrepôts qui, de plus en plus nombreux, tapissaient les berges de l'île. À force d'emprunter ce trajet chaque semaine, les mères de famille et leurs marmots du faubourg lui étaient

devenus familiers. Elle prenait tout son temps pour parcourir cette dernière centaine de pas. Elle aimait ces gens qu'elle avait appris à connaître au fil des mois.

Elle avait développé l'habitude de s'entretenir avec les femmes du minuscule quartier situé entre la Pointe-à-Callière et l'Hôpital. Elles étaient pauvres. Elles faisaient preuve toutefois d'une détermination exemplaire dans l'art de survivre. Un bout de tissu servait à rapiécer les guenilles de trois enfants, une miche de pain, à régaler toute la famille, et trois cuillerées de soupe aux navets, à nourrir quatre rejetons en bas âge, cinq adolescents, la mère et le père. Cependant, ces femmes n'étaient jamais aussi mal en point que celles qui aboutissaient à l'Hôpital.

Camille discutait avec elles de tout et de rien. Elle les encourageait à prier Dieu pour qu'Il fasse descendre sur elles quelques bontés. Parfois, elle prenait le temps de jouer avec les marmots. Elle leur apportait souvent des poupées qu'elle confectionnait avec de vieux chiffons. Elle partait rarement sans leur laisser une miche de pain.

Aujourd'hui, le ciel était gris, le fleuve à la tempête. Le mois de mars n'avait de cesse de prolonger l'hiver. Camille se recouvrit la tête du capuchon de sa cape, baissa l'échine et fit face au vent.

— Aïe! Arrêtez! cria-t-on à tue-tête.

Le temps de se retourner pour regarder dans la direction d'où surgissait la voix, Camille fut bousculée par une femme. Elles chutèrent ensemble brutalement, enlacées. Haletante, la pauvre essaya de se relever. À la vue du sang qui ruisselait de son cuir chevelu et des contusions à son visage, Camille voulut la retenir, l'aider, la soigner. Impossible. Saisie de terreur, la victime se débattit pour se libérer de l'emprise bienfaitrice. Elle se redressa et, hurlant à tue-tête, elle poursuivit sa course.

Étonnamment calme dans les circonstances, Camille se releva à l'aide de son bâton de marche et vérifia d'une main l'état des pains dans sa besace. Le choc de la chute les avait aplatis, mais ils étaient encore tous là. Ce n'est qu'alors qu'elle aperçut la cause de l'émoi.

Un homme court de taille, ventripotent et aux cheveux ébouriffés fonçait sur elle. Il gesticulait comme s'il se battait contre quelque diable. Devinant que le bougre poursuivait sa proie, Camille feignit de lui laisser le passage. Au moment où il la croisa, elle étendit son bourdon entre les jambes du malotru. Il s'affaissa lourdement. Sa tête heurta le sol gelé. Il cessa de bouger.

Inquiète par cette inertie soudaine qui pouvait cacher une blessure sérieuse, Camille s'agenouilla près de l'homme. Respirait-il encore? *Oui, Dieu merci*, se dit-elle, à la vue du thorax qui allait et venait péniblement. Elle eut un haut-le-cœur tant il sentait le houblon et la crasse à plein nez.

Tout à coup, il ouvrit un œil hagard. Camille sursauta. Elle plaça le bout de son bâton sur les reins de l'ivrogne et appliqua une pression suffisante pour l'empêcher de se relever.

— Allez vous confesser. Cela vous fera un bien énorme, maugréa-t-elle, le regard vengeur. Rentrez chez vous.

Les quelques personnes que l'incident avait attirées ne se moquaient pas du sort de l'homme étendu au sol et qui se mit à vomir. L'une des femmes s'approcha de Camille.

— Là-bas, lui dit-elle. Derrière la cabane. Elle se cache. Allez. Elle a besoin de vous.

Comment ne pas obéir? C'était comme si Dieu lui envoyait un ange pour lui rappeler sa vocation.

— Et lui? s'enquit-elle.

— On le laissera macérer dans son jus pour un moment. N'ayez crainte pour nous. Nos hommes devraient bientôt rentrer. Nous lui réglerons son compte plus tard.

Camille secoua la tête. Les habitantes du quartier lui avaient raconté tant d'histoires malheureuses qu'elle se demandait parfois ce que Dieu faisait des quelques bontés qu'il Lui restait. Pourquoi ne les en gratifiait-Il pas ?

En attendant, elle alla rejoindre la victime derrière la petite bâtisse délabrée.

Assise dos contre le mur, les genoux rapprochés sur sa poitrine, la femme ne s'occupait pas de ses blessures. Le sang laissait des traces sur son front et ses joues ridés par la misère. Elle ne pleurait pas, la terreur l'ayant abandonnée. Elle était seule avec son malheur.

— Venez avec moi, madame. Il ne faut pas rester ici. Vous avez besoin de soins. Vous ne pouvez pas rentrer chez vous dans cette condition.

La femme ne bougea pas, ne dit rien. Une larme coula jusqu'à la commissure de ses lèvres. Elle pencha la tête et l'appuya sur ses genoux.

— Nous avons un lit pour vous à l'Hôpital, ma bonne dame. Un toit, de la nourriture et du réconfort. Venez, je vous prie, avant que cette brute ne se rappelle votre existence.

L'indigente, dont il était impossible de connaître l'âge à cause de son état pitoyable, repoussa les mèches de sa chevelure d'une main hésitante. Elle leva le regard pour croiser celui de Camille.

— Merci, ma sœur, dit-elle d'une voix à peine audible.

Camille l'aïda à se relever et étendit le pan de sa cape sur les épaules de la femme pour couper la bise montant du fleuve. Elle prêta son bâton de marche à la pauvre pour qu'elle s'y appuie. Blotties l'une contre l'autre, elles firent les cent derniers pas les amenant à la chaleur et à la sécurité de l'Hôpital Général de Montréal.

## 2

Camille avait entrepris son noviciat il y a à peine quelques semaines.

Aujourd'hui, elle n'avait pas dérogé à la régularité des dévotions. Elle avait participé aux vigiles et aux laudes. Ces moments entrecoupaient le repos sanctificateur de la nuit. Prime s'était déroulé comme à l'habitude, après le lever du soleil. Elle en était sortie ragaillardie par l'amour qu'elle ressentait pour le Seigneur et reconnaissante de Ses bontés.

Néanmoins, Camille était soucieuse. Pourquoi mère Coutlée, la supérieure de la Congrégation des Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal, désirait-elle la rencontrer après l'office de tierce? Avait-elle commis un impair? Mère Coutlée convoquait rarement les novices à un entretien privé. Camille se signa pour demander pardon de quoi que ce soit qu'elle eût fait qui aurait pu déplaire au Seigneur.

Mais elle ne put pousser plus loin son repentir. Il restait peu de temps avant le rendez-vous appréhendé et il lui fallait faire ses ablutions. C'était le jour choisi pour qu'elle prenne un bain. Camille n'était pas encore complètement habituée à ce rituel, quoiqu'il y eût plus d'un an qu'elle s'y soumettait, depuis le début de son postulat. Fillette, elle n'avait pas été malpropre, pas plus que la plupart des enfants qui faisaient très rarement leur toilette. Un coup de chiffon sur le bout du nez, de l'eau froide sur les mains avant de manger, voilà tout ce que sa mère lui avait inculqué.

*C'est compliqué, songea-t-elle.*

Elle enfila la chape qui servait à la couvrir du cou aux pieds. Un à la fois, elle retira ses vêtements, les laissa tomber au sol, se pencha pour les prendre et les ranger sur la petite table d'appoint près de la baignoire. Ainsi, personne ne la voyait se déshabiller, car à aucun moment, une sœur ne devait être observée nue par quiconque. Pourtant, il n'y avait personne dans la pièce. C'est qu'on lui avait appris qu'elle n'était jamais seule. Son ange gardien, quoiqu'il fût un pur esprit, était bien réel. Il veillait sur elle chaque instant de la journée et ne la quittait jamais, où qu'elle se trouve.

S'assurant de ne pas montrer plus qu'une cheville, Camille souleva le pied pour le laisser pénétrer dans l'eau chaude. L'autre jambe suivit. S'appuyant aux rebords de la cuvette, elle s'y glissa.

*C'est étrange. Je ne m'habitue pas.*

Elle n'avait jamais imaginé prendre un bain revêtue d'une tunique de coton et se savonner à la lavette sous ce vêtement. Ce procédé n'était pas en usage hors des ordres.

*Sauf chez certaines personnes puritaines, je présume,* songea Camille.

Elle pinça les lèvres.

*Seigneur, pardonnez cette calomnie.*

Elle se signa de sa main libre.

Elle se souvenait de la première fois où elle s'était pliée à ce rituel sous le regard d'une sœur dont le rôle était de le lui enseigner. Elle s'était sentie mal à l'aise à la sortie de la baignoire. La chape trempée collait à son corps. Elle avait souhaité être maigre et chétive, car il était impossible, dans ce plus simple appareil, de ne pas remarquer sa forte poitrine et ses fesses rebondies.

— Seul un médecin délégué par la mère supérieure pourra vous examiner pour des maux de peau, lui avait dit la surveillante. N'oubliez pas que le bain est une exigence de santé et de propreté. On ne doit pas s'y complaire ou s'y attarder. Mais l'on doit s'y soumettre.

Néanmoins, se conformer à ces exigences n'était pas le plus difficile des sacrifices qu'elle avait faits, depuis son arrivée au couvent. Elle avait pleuré, le jour de son passage du postulat au noviciat. C'est alors qu'on lui avait coupé les cheveux.

Camille considéra le crucifix attaché au mur au-dessus de la porte.

*Pour vous, Seigneur.*

Camille toqua à la porte et attendit qu'on l'invite à entrer dans la cellule.

Elle ne fut pas surprise d'y trouver mère Coutlée assise sur un banc de bois, le dos bien droit, les yeux rivés à un ouvrage de broderie reposant sur ses genoux. L'une des premières choses que les nouvelles arrivées apprenaient au sujet de la mère supérieure des Sœurs Grises était que Dieu lui avait donné un talent exceptionnel pour ce genre d'artisanat. Elle honorait le Seigneur en exploitant ce don au bénéfice de la communauté.

Camille s'étonna du dénuement de la cellule. Il n'y avait pas même de prie-Dieu. Il était donc vrai que mère Coutlée priait à même le sol, comme on le lui avait raconté.

— Dites-m'en un peu plus à votre sujet, s'enquit la supérieure.

La demande de mère Coutlée déconcerta la novice. Cependant, après réflexion, elle était bien légitime. Ne devait-elle pas tout savoir au sujet des filles qui souhaitaient se consacrer au Seigneur dans sa communauté? N'était-elle pas responsable des vocations?

— Vous désirez connaître ce qui m'amène dans la congrégation? voulut vérifier Camille.

— J'ai mon idée, mais j'aimerais que vous partagiez la vôtre avec moi, précisa la femme au visage ridé.

Cette réplique était-elle un reproche déguisé pour la question importune? Camille crut que oui. Sa curiosité l'emportait souvent

sur la prudence qui aurait dû être de mise dans bon nombre de circonstances. Elle prit conscience que mère Coutlée avait une tournure d'esprit non dépourvue de rigidité.

— Mon père est mort, il y a presque deux ans. Je me suis retrouvée orpheline, maman étant déjà partie rejoindre le Seigneur.

— Comment est-il décédé ?

— Dans l'incendie de son officine. J'étais à la messe, quand le feu a éclaté. Le temps que j'accoure, la bâtisse était consumée. Je vous avouerai, ma mère, que j'ai douté de la bonté du Seigneur. Je n'ai ni frère ni sœur. Le seul oncle que je me connais, et que je n'ai d'ailleurs jamais rencontré, demeure à Tadoussac. C'est le village d'où venait papa.

— Il ne faut jamais douter, mon enfant. Quel âge avez-vous ?

— Dix-huit ans.

— Et vous ne songiez pas à convoler, à seize ans ?

— Mon père a longtemps hésité à lui-même reprendre épouse. Alors, on peut imaginer que l'avenir de sa fille n'était pas sa principale préoccupation.

— Pourtant, un bon mariage peut être bénéfique aux parents.

— Papa n'avait pas de fortune. La dot l'aurait saigné à blanc. De toute façon, je n'ai jamais eu cette inclination.

Camille pencha la tête à droite et afficha un regard inquisiteur. Que cherchait à savoir mère Coutlée ?

— Pourquoi êtes-vous venue cogner à notre porte ?

— Puis-je vous parler franchement ?

— Vous savez que vous le pouvez, mon enfant.

— Papa, en plus d'avoir une petite ferme, était apothicaire.

— Oh, cela est fort intéressant ! On raconte, de nos jours, qu'il est préférable de dire pharmacien plutôt qu'apothicaire. Où votre père a-t-il fait ses études ?

— Il n'en a pas fait, du moins, pas dans les grandes écoles. Il était fasciné par l'officine de l'ancien apothicaire de Beauharnois. Il trouvait fort mystérieuse la préparation des potions, des onguents et des autres concoctions de toutes sortes. Il y a travaillé à l'occasion durant sa jeunesse pour aider ce pauvre homme qui ne suffisait pas à la tâche. Il a continué de fréquenter cette pratique à l'âge adulte. Le monsieur est venu à mourir. On l'a approché pour qu'il prenne la relève, personne ne souhaitant attendre des mois, sinon des années avant que les autorités ne délèguent un nouvel apothicaire dans un coin aussi reculé que Beauharnois.

Cette remarque fit sourire mère Coutlée. Il est vrai que Beauharnois était loin d'être une capitale comme pouvait l'être Montréal ou Québec.

— Dès mon enfance, j'ai passé de nombreuses heures en compagnie de mon père dans son atelier, à le regarder préparer les médicaments. Je préférais encore plus les rencontres qu'il avait avec sa clientèle. Ils parlaient de maladies, d'affections, d'accès, de fièvre, de toux, de courbatures, de tout ce qui peut se dérégler dans le corps des gens. C'était pour moi une source de connaissances presque sans fond. Cependant, quand nous étions seuls tous les deux, il m'expliquait pourquoi il aimait ce travail. Il m'a permis de comprendre que des hommes comme lui, des femmes comme moi, pouvaient faire une différence pour soulager nos prochains. Lorsque papa est décédé, j'ai décidé de me consacrer à la mission que Dieu me réserve.

— Et quelle est-elle ?

Camille inspira profondément. C'était la première fois qu'elle dévoilerait la raison qui l'avait amenée chez les Sœurs Grises.

— Je souhaite soigner les âmes et les corps. Le Seigneur m'a destinée au bien.

— Dès que vous m’avez dit votre prénom, j’ai su que c’était là votre prédisposition.

— Pardon ?

— Connaissez-vous saint Camille ?

La jeune femme secoua la tête.

— Il a consacré sa vie à s’occuper des pestiférés et des laissés-pour-compte. Je présume que vous êtes née un quatorze juillet ?

— Si, répliqua tout de go Camille, amusée. Comment avez-vous deviné ?

— C’est le jour anniversaire de votre saint patron.

Camille se souvint que l’abbé du village lui avait déjà mentionné ce fait qu’elle avait oublié depuis.

— Mais pourquoi vous joindre à notre communauté et suivre les pas du Seigneur ? réitéra mère Coulée. On peut faire le bien hors des ordres.

— J’ai trop de bonté dans mon cœur pour ne pas la partager avec les indigents.

— Mais encore ?

La question étonna Camille. Cette motivation n’était-elle pas suffisante ?

— Ma mère, c’est tout ce que j’ai à offrir au Seigneur.

La supérieure fixa son regard au crucifix qui surmontait le linteau de la porte.

— Merci de votre franchise, sœur Boileau. Je souhaiterais vous voir dès la première heure demain matin.

— Oui, ma mère. Je suis à votre service.

— Soyez à celui du Seigneur, ma sœur. J'importe peu.

Le visage de sœur Coullée n'était pas amène. Ses soixante et onze ans et son dévouement avaient laissé des traces sur son front et ses joues. Ses sourcils ébouriffés inquiétaient, quand ils se fronçaient. Son nez droit et long surplombait une bouche dont la lèvre inférieure était lippue.

Camille eut l'impression que la mère supérieure pouvait se mettre en colère.

Elle baissa la tête et sortit de la cellule.

Le lendemain à l'aube, agenouillée sur les pierres froides pour marmonner un *Je vous salue, Marie*, mère Coulée ne s'étonnait pas d'être percluse de rhumatismes.

Il y a cinquante ans, à l'âge de vingt ans, elle avait cogné à la porte du couvent des Sœurs Grises, désirant consacrer sa vie au Seigneur et au soin des malades. Après deux ans, elle avait prononcé ses vœux et elle avait reçu l'anneau de profession et la croix qui pendait encore à son cou. Mère d'Youville, la fondatrice de la congrégation, avait reconnu en elle une éducation hors du commun, une dévotion profonde et un courage à toute épreuve. Elle lui avait confié le poste d'aide-économiste afin de l'initier aux rouages de l'administration de la communauté des Sœurs Grises.

La jeune professe ne pouvait alors imaginer l'épreuve que le Seigneur lui réservait, sept mois plus tard. Un incendie dévastateur ravagea entièrement l'Hôpital Général. Après s'être occupée de reloger les malades et les religieuses à l'Hôtel-Dieu ou à la ferme de Pointe-Saint-Charles, sœur Coulée se vit donner par mère d'Youville la responsabilité de la reconstruction de l'hôpital. Elle désira se désister, mais la supérieure la convainquit que cette mission lui était confiée non par elle, mais par le Seigneur. Armée de cette motivation, la jeune sœur de vingt-trois ans s'attela à la tâche et à la prière.

Cet événement marquant avait fait comprendre à mère Coulée que les voies du Seigneur sont impénétrables. Il s'agissait tout bonnement de suivre le chemin qu'Il nous indiquait pour être plus

près de Lui. Elle avait souhaité soigner les gens. Elle s'était retrouvée directrice de l'ordre des Sœurs de la Charité de Montréal. Elle était convaincue que cela était ce qu'Il avait voulu pour elle.

Elle s'apprêtait, à présent, à procéder de la même façon avec sœur Boileau.

On cogna à la porte de sa cellule.

— Entrez, je vous prie.

— Que la joie du Seigneur soit avec vous, ma mère, la salua Camille en pénétrant dans la pièce.

La supérieure sourit. Elle avait remarqué chez la novice ce talent pour les formules inhabituelles. Elle l'invita à s'asseoir sur une chaise.

— Qu'est-ce que le postulat, sœur Boileau ?

— Pardon ? répliqua spontanément Camille, surprise.

— N'avez-vous pas été postulante ?

Camille n'avait aucune idée de la direction qu'espérait donner mère Coutlée à la conversation. Mais elle avait confiance en cette femme qui aimait tant le Seigneur et les membres de sa congrégation.

— Le postulat est la rencontre initiale entre une personne désirant se joindre à un ordre religieux et la communauté où elle souhaite s'intégrer pour servir le Seigneur. Durant l'année de mon postulat, j'ai appris à vivre avec mes sœurs et à partager leurs activités quotidiennes. On m'a introduite aux arcanes de notre mission. J'ai commencé à mieux connaître notre Seigneur. J'ai pris conscience qu'auparavant, je l'imaginais loin, distant, trop souvent courroucé. Le postulat m'a démontré le contraire.

— Et quelle est la différence entre le postulat et le noviciat ?

— Pour celles qui sont acceptées à cette période d'épreuve, la différence est énorme, ma mère.

Mère Coutlée pencha la tête, curieuse. Ce n'était pas la réponse à laquelle elle s'attendait.

— Poursuivez, ma sœur, je vous prie.

— J'entrevois avec beaucoup d'humilité les enseignements que je recevrai et qui m'aideront à affermir ma foi et ma vocation. Je vous avouerai que la cérémonie d'admission au noviciat m'a en partie terrifiée. Ce n'est pas que j'en ignorais les détails. On m'en avait informée. Cependant, je me suis sentie seule devant le Seigneur, sous Son regard. M'appelait-Il? Me souhaitait-Il? Quand le saurai-je? Et j'ai eu peur.

— De quoi?

— Je crains de ne pas Le mériter.

— Il est normal que le doute nous habite, ma sœur. À présent, encore, je me demande s'Il voudra bien de moi dans le paradis.

— Révérende mère, quelle est cette histoire? Si vous n'y avez pas droit, comment croyez-vous que j'y sois acceptée?

Mère Coutlée lui fit un sourire édenté. Camille remarqua un éclair de malice sous les lourds sourcils grisonnants.

— Voilà justement de quoi je souhaitais vous entretenir, sœur Boileau.

— Quoi donc? De foi? De rédemption?

— Non, de suivre mes pas pour qu'ils vous conduisent au Seigneur.

— Je vous écoute, répondit Camille, loin d'être certaine de bien comprendre.

— Les temps sont très difficiles pour notre communauté. Il y a trop de décès chez nos postulantes, nos novices et nos jeunes sœurs professes. Je ne connais pas la raison de cette situation, mais nous en sommes rendues à nos dernières extrémités. Nous ne suffisons plus à la tâche. Nos recrues n'ont pas assez d'expérience pour remplacer nos sœurs plus âgées dans le soin des malades et l'aide aux pauvres.

— Je veux apprendre ! s'enthousiasma Camille spontanément.

— Non, ce n'est pas à ce titre que vous pourrez mieux servir la congrégation, trancha sœur Coutlée.

— Mais c'est ma vocation ! protesta la novice, faisant fi du respect dû à la supérieure dans le déroulement de la conversation.

— Comme je l'insinuais plus tôt, qui sommes-nous pour connaître notre réelle mission ?

La fermeté dans le ton de mère Coutlée amadoua Camille, car elle lui fit comprendre l'impétuosité de ses propos.

— J'ai besoin de vous à Châteauguay, sœur Boileau.

— Mais c'est une ferme, ma mère. Ce n'est pas un hospice !

— Notre établissement de Châteauguay, tout comme celui de la Pointe-Saint-Charles, est essentiel à l'Hôpital Général. Nous en tirons la plupart des produits que nous servons à nos patients, à nos sœurs et à tous les miséreux que nous abritons et à qui nous rendons visite. Depuis le début de la guerre avec les Américains, l'an passé, les blessés engorgent nos couloirs, les veuves se réfugient chez nous pour éviter les sévices des hommes, les enfants se retrouvent sans parents et meurent de faim. Sœur Lapointe, qui aidait sœur Lafitte, à Châteauguay, est décédée récemment. Sœur Lafitte vieillit trop vite et je crains qu'elle se tue à la tâche. Elle a besoin de soutien. Elle a besoin de vous.

— Ma mère, sauf votre respect, je ne connais rien à l'agriculture.

— Vous irez à confesse, sœur Boileau, l'admonesta la supérieure. Votre père était non seulement apothicaire, mais fermier. Vous avez été élevée sur une terre. Il vous est impossible d'invoquer l'ignorance à ce sujet.

Camille inspira profondément en redressant les épaules. Ceci ne passa pas inaperçu. Mère Coutlée prit le temps de se calmer.

— Suivre vos pas? s'enquit Camille, au bout de quelques instants.

— Je n'ai jamais désiré me joindre aux Sœurs Grises pour administrer des budgets et reconstruire des hôpitaux, avoua la supérieure. Dieu m'a confié un autre ministère.

Camille se renfrogna, plissant les lèvres.

— Dites-moi, sœur Boileau, selon vous, lequel des vœux que vous aurez à prononcer à la fin de votre noviciat sera le plus difficile à respecter?

Camille lui jeta un regard perplexe. Elle connaissait bien la chasteté, car c'était son état. Quant à la pauvreté, ses parents n'avaient jamais été riches et ils partageaient tout avec les voisins.

Elle sourcilla en songeant à l'obéissance.

— Tout à fait, ma sœur, déclara mère Coutlée, lisant dans ses pensées. Il faudrait que vous vous y fassiez le plus tôt possible.